

# Rentrée littéraire : le sort des migrants bouleverse les écrivains

- [Nathalie Crom](#)



**De la Méditerranée à la frontière mexicaine, l'exil est au cœur des romans de Marie Darrieussecq et Valeria Luiselli. Elles expliquent pourquoi elles ont voulu faire de ces réfugiés des héros littéraires de “La Mer à l'envers” et “Archives des enfants perdus”.**

*«Je n'arrivais pas à écrire sur autre chose. Je me demande même comment il est possible aujourd'hui d'écrire sur autre chose... »* explique Marie Darrieussecq. Son dernier roman, *La Mer à l'envers*, met en scène avec gravité et humour une femme, parisienne, psychologue, mère de famille, dont

l'existence ordinaire est soudain bousculée par sa rencontre au beau milieu de la Méditerranée avec un jeune migrant nigérien, prénommé Younès, qui aspire à rejoindre l'Angleterre. « *La migration de masse est LE grand événement contemporain. On y est confronté chaque jour, lorsqu'on allume la radio, lorsqu'on se promène dans Paris... C'est omniprésent autour de nous. Et les romanciers sont quand même là pour rendre compte du monde tel qu'il est.* » La figure de l'exilé, du migrant en quête d'un refuge et d'une nouvelle vie s'impose dans plusieurs des fictions de la rentrée littéraire. Telle celle de Louis-Philippe Dalembert, *Mur Méditerranée*, où l'auteur se tient aux côtés de trois femmes africaines sur l'embarcation de fortune à bord de laquelle elles tentent d'accoster à Lampedusa. Tel aussi le premier roman de Mathilde Chapuis, *Nafar* (éd. Liana Levi), qui s'attache aux pas d'un jeune Syrien déterminé à atteindre le nord de l'Europe.

Autre lieu sur la planète, semblable détresse : dans le très beau et profond *Archives des enfants perdus*, la Mexicaine Valeria Luiselli, installée à New York depuis une dizaine d'années, se penche sur le sort des mineurs, parfois âgés de moins de 10 ans, quittant le Honduras, le Salvador ou le Guatemala pour entreprendre seuls le voyage vers les Etats-Unis, via le Mexique. Elle raconte : « *Au cours de l'été 2014, le phénomène, qui datait de quelques années déjà, a surgi dans les médias de façon spectaculaire. Il faut dire que les arrivées d'enfants non accompagnés ont connu alors un pic. On a appris ultérieurement que, entre le printemps 2014 et l'été 2015, ils ont été plus de 100 000 à être retenus à la frontière. C'est ainsi que j'ai pris connaissance de cette situation, et j'en ai été très choquée.* » Il se trouve que, durant cet été 2014, pour les vacances, la jeune femme avait entrepris, avec son compagnon et leurs deux jeunes enfants, un voyage en voiture vers le sud des Etats-Unis. « *J'avais l'intention de continuer à travailler sur mon ouvrage en cours, centré sur mes jeunes années dans l'Afrique du Sud post-apartheid, où m'avait entraînée mon père, diplomate. Ce livre devait explorer la façon dont un enfant traverse de grands bouleversements politiques. Mais face à la situation que décrivaient les journaux, j'ai compris ce qu'au fond je savais déjà : je ne fais pas partie des écrivains centrés sur eux-mêmes et sur leurs problématiques intimes. Je suis poreuse, au contraire, et je ne peux pas me couper de la réalité immédiate qui m'entoure. En tant qu'écrivain, observer cette réalité, la laisser entrer en moi, est ce que je sais faire, et ce que je fais le mieux.* » Valeria Luiselli se souvient avoir noté alors, dans son carnet de travail, qu'il lui était impossible de penser à autre chose, « *d'écrire sur autre chose que ce fait : il y a des dizaines de milliers d'enfants seuls, sans leurs parents, sans un adulte qu'ils connaissent, retenus à la frontière. Que va-t-il leur arriver ? Quels limbes vont-ils rejoindre ?* »

Ne sachant encore quelle forme donner à ce roman tout juste naissant, la jeune femme s'est portée volontaire, quelques mois plus tard, pour servir d'interprète bénévole aux jeunes migrants convoqués devant le tribunal de l'immigration à New York, chargé de décider de leur expulsion ou de leur autorisation de demeurer dans le pays. Durant des mois, elle a entendu leurs récits. « *Une des premières versions de mon roman incluait des témoignages que j'avais*

*recueillis dans le cadre de cette activité bénévole. Mais je sentais que ça n'allait pas. Quelles étaient les possibilités esthétiques de ce dispositif ? Quel sens cela avait-il, d'un point de vue éthique, d'utiliser les récits de ces enfants au profit de ma fiction ? »*

*De cette expérience au tribunal new-yorkais, elle a finalement nourri un bouleversant essai, *Raconte-moi la fin* (2017) (1) . Trouvant enfin la forme des *Archives des enfants perdus* quelques mois plus tard, lorsque s'est imposée l'idée que la migration est aussi une odyssée : « *Les récits qu'on lit chaque jour dans la presse sont tragiques, qu'ils concernent la frontière américano-mexicaine, la Méditerranée ou quelque autre lieu dans le monde où se produit un grand mouvement de population. Comment en serait-il autrement ? Mais j'éprouve souvent le sentiment, en les lisant, et quelles que soient la bonne volonté et l'empathie du journaliste, que les migrants ainsi victimisés sont dépouillés de leur humanité. Ils sont privés de pensée politique, ils ne sont que des corps qui souffrent. Ils sont objets et non plus sujets. Pourtant, quand on regarde les choses avec une certaine distance, les histoires d'émigration sont des épopées.* »*

*Pour Marie Darrieussecq non plus, la forme à donner à *La Mer à l'envers* ne fut pas facile à trouver : « *C'est la première fois que je mets tant de temps à écrire un roman. Dans mon ordinateur, le premier fichier date de 2013, l'année où est paru *Il faut beaucoup aimer les hommes*. Je savais simplement que, dans cette fiction, je voulais reprendre le personnage de Rose, la psychologue pour enfants qui apparaissait déjà dans ce précédent roman. Et rendre compte de ce qui nous arrive : nous, c'est-à-dire les Occidentaux. Rose, de bonne volonté mais candide et un peu maladroite, c'est moi, c'est vous, qui ne savons pas ce qu'il faut faire pour résoudre la question des migrants. L'année suivante, je suis allée au Niger, invitée par l'Institut français, avec l'intention précise d'y rencontrer ceux qu'on appelle les "migrants échoués" : des personnes originaires de l'Afrique de l'Ouest, Ghanéens, Nigériens, Ivoiriens... refoulés de Libye et d'Algérie. Ils ne disposent pas des quelques dizaines d'euros qui leur permettraient de rentrer chez eux, alors ils restent coincés à Niamey.* »*

*Des entretiens, la romancière en a mené aussi plus tard avec les migrants survivant dans les campements de fortune de la porte de la Chapelle, à Paris. Ultérieurement, elle s'est également rendue à Calais. « *L'idée était de préparer ce roman, mais le livre s'est retrouvé en quelque sorte paralysé par le réel. Par le personnage du migrant. Même la façon de l'appeler était, et demeure, compliquée : faut-il dire migrant, réfugié, exilé, demandeur d'asile ? On ne sait pas. Et, bien sûr, ne pas savoir nommer, c'est passionnant pour un écrivain, car cela signifie qu'on est dans une zone de silence... Quoi qu'il en soit, avec ce personnage, je n'y arrivais pas. Soit il était trop universel, comme une sorte de pantin désincarné qui aurait recueilli toutes les histoires des personnes que j'avais interrogées. Soit il était trop incarné, trop précis, trop réducteur, reprenant un des témoignages que j'avais entendus au cours de mes entretiens en excluant trop de situations autres. C'était un problème à la fois esthétique et éthique.* »*

En rade avec *La Mer à l'envers*, Marie Darrieussecq a écrit deux courts romans : *Etre ici est une splendeur* (2016), sur la vie de l'artiste peintre allemande Paula Modersohn-Becker (1876-1907), et *Notre vie dans les forêts* (2017). La sortie de l'impasse est venue un beau jour d'un simple prénom, Younès, forme arabe de Jonas, dont Marie Darrieussecq a décidé de baptiser l'adolescent nigérien que le destin place sur le chemin de la tranquille Rose : « *Quand ce nom a surgi, il m'a en quelque sorte décrochée du réel, pour me renvoyer vers le mythe, le ventre de la baleine. Il n'y en a presque plus de trace dans le livre achevé, mais cela m'a permis d'assumer la dimension magique du roman. Trouver ce prénom m'a également fait réaliser que ce migrant est avant tout un adolescent. C'est mon fils, mais avec un autre destin. Penser ainsi m'a aidée à ne pas le regarder comme une victime, mais comme un enfant. A retrouver l'énergie ardente et gaie des jeunes gens que j'avais rencontrés à Niamey, à Paris et à Calais : celle de gamins qui partent à l'aventure. Je n'aurais pas pu l'inventer, j'étais trop écrasée par la culpabilité. Ceux qui sont parvenus jusqu'au nord de la France, surtout, sont assez fiers : ils ont réussi, il leur reste 34 kilomètres à parcourir et ils seront en Angleterre, ils y parviendront un jour. Ils sont des héros et ils le savent.* »

(1) Traduit en 2018 aux éditions de l'Olivier.

### À lire

*La Mer à l'envers*, de Marie Darrieussecq, éd. P.O.L, 256 p., 18,50 € (lire critique dans *Téléramano* 3632, p. 35).

*Archives des enfants perdus*, de Valeria Luiselli, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, éd. de l'Olivier, 480 p., 24 €.

*Mur Méditerranée*, de Louis-Philippe Dalembert, éd. Sabine Wespieser, 336 p., 22 €.